

CLAUDE LA CHARITÉ

Université du Québec à Rimouski

Le Livre des marchans dans la Bibliothèque Saint-Victor

Le *Livre des Marchans* d'Antoine Marcourt constitue le premier d'une longue série de textes pararabelaisiens qui constituent, entre imitation, parodie et pastiche, autant de jalons de la réception de Rabelais au XVI^e siècle, étudiés par Marcel de Grève en son temps¹.

Ce goût pour l'écriture à la manière de Rabelais deviendra si marqué dans la seconde moitié du siècle qu'Étienne Pasquier, dans une lettre de 1555 à Ronsard, se croira obligé de dénoncer ce qu'il perçoit comme le naturel servile des Français, dont les singes de Rabelais, en l'occurrence Noël du Fail et Guillaume des Autels, sont symptomatiques :

Il n'y a celuy de nous qui ne sçache combien le docte Rabelais en folastrant sagement sur son Gargantua et Pantagruel, gaigna de grace parmy le peuple. Il se trouva peu apres deux Singes qui se persuaderent d'en pouvoir faire tout autant, l'un sous le nom de Leon l'Adulfy en ses propos Rustiques; l'autre sans nom en son livre des fanfreluches. Mais autant y profita l'un que l'autre : s'estant la memoire de ces deux livres perdu[e]².

Ce *corpus* pararabelaisien réunit des textes aux statuts très divers, allant de la parodie du jargon scolastique dans la *Cresme philosophalle* (s.d.), jusqu'à l'imitation d'un certain style « rustique » dans les bien nommés *Propos rustiques* (1547), en passant par la critique de l'historiographie courtesane et de la corruption du droit dans la *Mitistoire barragouyne* (ca 1550). On pourrait allonger pareille liste presque à l'infini, si l'on y incluait, par exemple, le *Cinquiesme livre*, constitué en tout ou en partie de brouillons véritables de Rabelais, mais dont la mise en livre est, pourrait-on dire, un produit dérivé, commis par des éditeurs âpres au gain³.

Il convient cependant de s'intéresser d'abord au texte qui inaugure cette série, d'autant que les études que Gabrielle Berthoud a consacrées au *Livre des Marchans*, que ce soit son article sur Rabelais et Marcourt dans le collectif du quatre-centième de la mort de Rabelais en 1953 ou son livre de 1973, sont déjà anciennes⁴.

Si, dans l'édition *princeps* du *Livre des Marchans* (1533), Antoine Marcourt, sous le pseudonyme de « Sire Pantapole », se présente comme le « prochain voysin du seigneur Pantagruel⁵ », en revanche, dès l'édition suivante de 1534, toute allusion à Rabelais et à son *Pantagruel* (1532) se trouve supprimée. La question est donc la suivante : peut-on effectivement parler de texte pararabelaisien dans le cas du *Livre des Marchans* ? Et si oui, que reste-t-il de Rabelais dans ce libelle polémique, une fois toute référence textuelle évidente effacée ? Par une étude de l'intertextualité explicite et implicite, de l'onomastique, de la critique de la justice et du latin, de la prédilection pour les noms de métiers et les invectives, nous voudrions suggérer ici une conver-

gence plus forte qu'il n'a été jusqu'à maintenant admis entre le *Pantagruel* et le *Livre des marchans*, sans que l'on puisse toujours clairement distinguer l'hypotexte de l'hypertexte.

1. Intertextualité explicite de l'édition princeps

Gabrielle Berthoud a montré en quoi cet opuscule, par delà le voisinage avec *Pantagruel*, était, dans deux passages circonscrits, l'hypertexte du *Pantagruel* (1532). Comme marque explicite d'intertextualité, on trouve d'abord, dans le prologue, une référence au jugement de Salomon de *Pantagruel* dans le procès de Baisecul et de Humevesne, brandie comme une menace à l'endroit des éventuels détracteurs du *Livre des Marchans* :

Et pourtant qu'il n'y ait si hardy qui à l'encontre viengne murmurer, Autrement, *ex nunc put ex tunc et encontra*, c'est adire, des maintenant comme alors peremptoirement il est cité, *ad diem nisi etc.* pour comparoir en la presence de la haulte majesté du preux et venerable seigneur *Pantagruel*, lequel droictement en scaura juger, car autresfois il a sententié merueilleusement au profit des parties, comme il appert en ses *Annales et Cronicques*⁶.

On ne saurait trouver référence plus limpide aux chapitres X à XIII du *Pantagruel*, y compris une citation littérale d'une formule juridique commune mais cocasse par l'équivoque du contexte vernaculaire, « *ex nunc prout*⁷ » (p. 260), utilisée par *Pantagruel* dans le prononcé de la sentence exemplaire en ce que « deux parties contendentes en jugement contradictoires [ont été] egualement contentez d'un arrest diffinitif » (p. 262).

L'autre passage concerne la fourbe des marchands (c'est-à-dire des prêtres) qui est comparée à celle de Panurge : « Voicy de terribles marchans qui ainsi marchandent de leur Dieu : ilz vendent Dieu et diable, rien ne leur eschappe, ilz conjurent, ilz charment le temps, la gresle, la tempeste. Bref, en toutes choses, ilz font rage, trop plus subtilz que Panurge⁸ ». Cette fourbe panurgienne, c'est évidemment celle de la première rencontre avec Pantagruel où il fera montre de sa polyglossie virtuose (chap. IX) ou celle qu'il exercera au détriment de Thaumaste (chap. XVIII à XX) ou d'une grande dame de Paris (chap. XXI-XXII).

L'édition de 1534 gommara la mention du sire Pantapole (au profit de celle du « premier auteur⁹ »), l'allusion à la prudence de Pantagruel (à laquelle Marcourt substitue une invitation à lire « en toute diligence¹⁰ »), et la trop subtile fourbe de Panurge (remplacée par la comparaison « trop plus fins que moutarde¹¹ »). Mais pourquoi donc ?

Gabrielle Berthoud¹² a supposé, sans doute avec raison, que la dénonciation du *Pantagruel* par la Sorbonne (dont seul Calvin se fait l'écho et qui n'ira pas jusqu'à la condamnation officielle) avait motivé ces suppressions par crainte d'indisposer le lectorat catholique que Marcourt cherchait à conquérir et à convertir, bien que Marcourt lui-même ait pu être personnellement indifférent à une telle censure. Il est probable du reste, toujours selon Gabrielle Berthoud, que Marcourt, désormais engagé dans des polémiques nettement plus théologiques et peut-être sous l'influence de Viret¹³, ait été désireux de projeter une *persona* plus austère, incompatible avec le ton de la facétie rabelaisienne¹⁴.

Mais alors pourquoi avoir recouru à l'intertexte rabelaisien dans l'édition *princeps*? Sans doute dans le but, comme l'écrit Gabrielle Berthoud, de « s'assurer d'emblée le succès auprès d'un large public¹⁵ ».

Est-ce à dire pour autant qu'une fois ces suppressions opérées il ne resterait plus rien de l'influence rabelaisienne? Rabelais aurait-il été un simple argument commercial et mercantile sans plus? Ce ne serait pas le moindre paradoxe d'un opuscule voué à la dénonciation des abus des marchands (quand bien même il ne s'agirait que des marchands du temple).

2. Intertextualité implicite maintenue par-delà les remaniements au texte originel

En vérité, et c'est ici que notre contribution prétend innover, les échos du *Livre des Marchans* au *Pantagruel* sont loin de se limiter à ces seules trois références intertextuelles explicites.

Les titres du catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor ont exercé une fascination certaine sur Antoine Marcourt. On pourrait même supposer que le titre de l'opuscule a pu lui être suggéré par le livre intitulé *Le poulemar des marchans* (p. 239). Même si le terme de « poulemar » que Mireille Huchon glose par « ficelle » peut être sujet à interprétation, les deux titres à proximité dans l'édition originale, à savoir *Les aisez de vie monachale* ou le *Callibistratorium caffardie* de Jacob Hochstratem, mesureur d'hérétiques, vont dans le sens de notre hypothèse. Par ailleurs, un titre comme « *Stella clericorum* ¹⁶ », tout véritable qu'il soit¹⁷ et évoqué par Marcourt pour tourner en dérision la culture cléri-

cale, ne déparerait certes pas le catalogue facétieux de Rabelais où l'on retrouve parfois des mentions d'ouvrages véritables sous des titres déformés, sinon des livres inventés à plaisir. Dans le cas de la fourbe de Panurge remplacée par la leçon « trop plus fins que moutarde », on pourrait considérer qu'une certaine référence rabelaisienne est tout de même maintenue, vu la récurrence des équivoques sur l'expression « moult tarde » chez Rabelais, entre autres dans le catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor où se trouve « *Le moustardier de penitence* » (p. 236), beau petit manuel sur l'art de la procrastination et de la temporisation en matière de repentance.

Par ailleurs, on peut repérer, dès les premières pages du texte de Marcourt, des phénomènes d'imitation créatrice ou pour mieux dire d'innutrition. La deuxième phrase du prologue, « Et si est la matiere de soy, tant facile, tant claire et veritable que de toutes gens bien aiseement sera entendue¹⁸ » reprend, en l'inversant, un passage du premier chapitre du *Pantagruel* sur la conjonction des planètes qui a présidé à la naissance du héros : « matieres tant dures et difficiles, que les astrologues ne y peuvent mordre » (p. 218). Nous aurons l'occasion de revenir sur les motifs de cette inversion en conclusion. Par ailleurs, il faut noter le souci, dans les deux prologues, de s'adresser aux enfants comme à un lectorat idéal, le *Livre des Marchans* étant écrit pour être compris « des petiz enfans¹⁹ », de la même façon que le *Pantagruel* est l'objet d'une transmission orale aux « enfans » (p. 213). On voit également dans les deux prologues le recours à une sorte de prolepse consistant à disqualifier d'emblée les détracteurs, ceux du

Livre des Marchans s'exposant au jugement du prudent Pantagruel, alors que ceux du *Pantagruel* s'exposent à être réputés « abuseurs, prestinateur, emposteurs et seducteurs » (p. 214).

Par ailleurs, on pourra recenser une autre coïncidence troublante si l'on veut bien ouvrir quelque peu l'horizon, comme Gabrielle Berthoud nous invitait elle-même à le faire en 1953 : « Ce n'est donc pas dans la première uniquement, mais plutôt dans les éditions postérieures et largement enrichies du *Livre des Marchans* – il en a paru sept du vivant de Marcourt – qu'on pourra découvrir les traces d'une éventuelle influence²⁰ ».

Dans un ajout à l'édition de 1534, on lit à propos des miracles des saints controuvés par les marchands du temple pour alimenter leur fonds de commerce : « Las, que d'horreur il est survenu en l'universel monde par ce moyen ! Les marchans ont bien gratté, ont bien pillé, ont bien amassé par ce pertuys²¹ ». Il est difficile de ne pas rapprocher cet ajout de la conclusion du *Pantagruel* à propos des « Hypocrites » et des « Caffars », même si, en l'occurrence, il devient difficile d'établir la chronologie et partant l'antériorité entre la version remaniée des deux œuvres, parues toutes deux en 1534 : « Iceux fuyez, abhorrissez, et laissez aultant que je foyz et vous en trouverez bien sur ma foy. Et si desirez estre bons pantagruelistes (c'est à dire vivre en paix, joye, santé, faisant tousjours grand chere) ne vous fiez jamais en gens qui regardent par un partuys » (p. 337).

Enfin, cette autre convergence entre deux ajouts de la même époque. D'abord, chez Marcourt, à propos de ces marchands effrénés prêts à tout pour maintenir leur état :

Qui les meut de ainsi comme chiens effrontement courir apres la proye comme matins apres la charongne, sinon le desir de bien maintenir leur grasse soupe, leur ribauldise, ou (comme ilz disent) leur estat : c'est adire, leur gourmandise et trop friande cuisine²².

Cet extrait gagne à être rapproché de cet autre ajout à la conclusion du *Pantagruel* :

Car donnans entendre au populaire commun, qu'ilz ne sont occupez sinon à contemplation et devotion, en jeunes et maceration de la sensualité, sinon vrayement pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité : au contraire font chiere dieu sçait quelle, et *Curios simulant, sed Bacchanalia uiuunt.* (p. 337)

Je laisse à plus savants que moi le soin de tirer les conclusions d'une telle convergence textuelle : est-ce Marcourt qui cherche à réinscrire subtilement la référence à Rabelais pour le lecteur initié ? Est-ce Rabelais qui se trouve de secrètes connivences avec Marcourt ? Il n'est certes pas opportun ici de rouvrir la boîte de Pandore de la religion de Rabelais²³. Nous nous contenterons d'évoquer les travaux d'Isabelle Garnier-Mathez²⁴ sur ce que l'on pourrait considérer comme des échos, dans l'œuvre de Rabelais comme chez les évangéliques, à un certain sociolecte sinon réformé, du moins perméable à la Réforme.

3. Impressions d'intertextualité *a posteriori*

Une chose apparaît claire à la lecture comparée du *Livre des marchans* avec les œuvres complètes de Rabelais, c'est cette curieuse impression que l'influence de Rabelais a pu s'exercer *a posteriori*. Bien évidemment, une telle

influence *a posteriori* suppose une lecture anachronique d'un phénomène intertextuel. Cet anachronisme est néanmoins riche d'enseignements dans la mesure où il permet de comprendre les réticences de la critique rabelaisienne, à l'époque des Lefranc et Sainéan²⁵, à l'égard de l'opuscule d'Antoine Marcourt. Cette impression d'intertextualité *a posteriori* a même conduit certains à supposer que la date du *Livre des Marchans* était factice et « à coup sûr anticipée²⁶ ».

Voyons donc certaines de ces ressemblances troublantes, à commencer par la devise, au demeurant fort courante, que l'on trouve au colophon de l'édition *princeps* du *Livre des Marchans*, à savoir « Non omnibus datum est adire Corinthum²⁷ » que l'on retrouve traduite dans le prologue du *Tiers livre* comme suit : « à chacun n'est outroyé entrer et habiter Corinthe » (p. 349). Or, cette expression se trouvait dans les *Adages* (I, iv, 1) d'Érasme, aussi bien dire dans le fonds de commerce commun à tous les humanistes.

Par ailleurs à propos de la fameuse papesse Jeanne, Marcourt écrit :

Jehan .viii. de ce nom .cvi. pontife, estoit femme qui tint et posseda le siege pontifical deux ans ung moys et quatre jours, au bout duquel temps, et elle estant pape, au moins que je ne mette papesse, elle enfanta ung petit papillon. [Suivent un certain nombre d'interrogations sur la légitimité de ce pontificat et plus largement sur celle de l'institution.] *Item* que devenoit le caractere sacerdotal, et plusieurs autres choses, dont pour cest heure je me tais. Si vous sçavez que dire, si respondez. Car de moy je n'y entenz autre chose sinon que cela estoit fort plaisant et gaillard²⁸.

D'une certaine manière, et si l'on voulait bien céder au délire interprétatif de Panurge dans les «sors Virgiliannes», on pourrait considérer que le *Tiers livre* apporte une réponse à la question du *Livre des Marchans*, Panurge disant à propos de Jupiter : «Je vous luy couperay les couillons tout rasibus du cul. Il ne s'en faudra un pelet. Par ceste raison ne sera il jamais Pape, car *testiculos non habet*» (p. 386).

De la même manière, la réflexion sur la propriété des cloches semble annoncer l'épisode célèbre du *Gargantua* (chap. XVII à XX) :

Repondez moy, les cloches du monstier, qui les fist faire, à qui sont elles? Pareillement, la terre du temple, ou du cimitiere, à qui est elle? dont est elle venue? Les ont apportees ces faulx marchans? Est ce de leur paternel heritaige? il est certain que non, mais appartiennent au peuple et paroissiens. Je leur demande doncque, dont leur vient une telle audace de ainsi vendre le son des cloches, qu'ils n'ont pas fait faire, et aussi qu'ils n'ont pas peine de sonner? car ilz sont trop delicatz menestriers²⁹.

Il faut aussi relever le passage ajouté en 1534 sur les «moynesses, nonnains, recluses, beguines, religieuses, chanoinesses, seurettes, bigottes, filles Dieu, repanties³⁰» qui semble préfigurer la curieuse faune de l'Isle sonnante du *Cinquiesme livre*, en particulier les femelles : «Clergesses, Monagesses, Prestresses, Abbegesses, Evesgesses, Cardingesses, Papegesses» (p. 732).

Pour résumer, et ainsi éviter d'aller plus avant dans ce jeu de rapprochements intuitifs, on pourrait dire que de nombreux passages du *Livre des Marchans* semblent annoncer la veine plus nettement religieuse des

Tiers, Quart et Cinquième livres de Rabelais. De telles ressemblances sont sans doute dues au fait que le gallicanisme de la fin des années 1540, auquel participe activement Rabelais, partage un arsenal invectif avec la Réforme des années 1530, à commencer par la critique des moines et du clergé déjà courante à la fin du Moyen Âge. Plus encore, il est probable que, par calcul, le gallicanisme, au moment où il se radicalise, ait cherché à brandir la menace voilée d'une rupture avec Rome. Or, la reprise de procédés caractéristiques de la première Réforme a certainement pu servir à cette fin, d'où ces phénomènes d'écho entre le *Livre des Marchans* et les œuvres rabelaisiennes postérieures.

Il reste à voir comment Marcourt, par son « rustique langaige », revendiqué explicitement dans le *Livre des Marchans* et décrit par Gabrielle Berthoud comme « expressif, rythmé, jamais languissant » a pu être tributaire d'une certaine manière rabelaisienne.

4. Onomastique

Même si le *Livre de Marchans* ne comporte pas à proprement parler de personnages, n'étant pas un texte narratif, on y trouve toutefois un certain nombre d'occurrences de noms propres réels ou controués qui s'inscrivent dans le droit fil de l'onomastique rabelaisienne généralement inspirée du grec ancien. C'est évidemment le cas du pseudonyme de l'auteur dans la première édition, à savoir « le sire Pantapole ». Gabrielle Berthoud a montré qu'il fallait voir dans un tel nom le sens de « celui qui vend tout » et que ce « nom présente une analogie frappante et voulue avec celui du héros rabelaisien³¹ », que ce soit la racine grecque ou le préfixe

en *panta-*. Le « sire Pantapole » se trouve donc dans la même série onomastique que Pantagruel et Panurge, respectivement le « dominateur des alterez » (p. 224) et le « rusé », « apte à tout » (p. 246, note 1). Il est une autre occurrence qui, bien qu'elle renvoie à un personnage historique, est néanmoins révélatrice d'une lecture attentive du *Pantagruel* et d'un souci de cohérence onomastique. Il s'agit de Panorme que Marcourt présente plaisamment comme un « bon marchand », alors qu'en vérité il s'agit de Nicolo Tedesco, dit le Panormitain, professeur de droit canon du XV^e siècle et auteur de commentaires sur les Décrets, le Sexte et les Clémentines³². Ce qui est frappant, c'est le fait que Marcourt ait prélevé précisément ce nom dans la longue liste de jurisconsultes que Pantagruel dénonce au chap. x : « Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolytus, Panorme, Bertacin, Alexandre, Curtius, et ces aultres vieulx mastins, qui jamais n'entendirent la moindre loy des Pandectes » (p. 252). Même si Marcourt prend la peine de citer un passage de Panorme³³, on a l'impression que le nom du jurisconsulte a d'abord été choisi, parce qu'il correspond au même canevas que les noms fictifs de l'opuscule et qu'il a été appelé par effet de paronomase, comme s'il s'agissait d'une dérivation du grec suffixé en *pan-*, alors qu'évidemment il n'en est rien. On dirait que le nom est une sorte de mot-valise, concaténant *pan-* et énorme, *panorme*, le « tout-énorme » si l'on veut, à l'image de cette glose boulimique du Moyen Âge qui obscurcit les textes plus qu'elle ne les éclaire.

5. Critique de la justice et du latin

Même si le *Livre des Marchans* ne se veut pas d'abord une critique de la justice, mais bien un texte de polémique religieuse, il était presque inévitable que Marcourt aborde la question, étant donné la place qu'occupe la justice d'Église à côté de la justice laïque. L'allusion au procès de Baisecul et de Humevesne montre suffisamment la lecture attentive dont l'épisode a fait l'objet de la part du « sire Pantapole ». Marcourt s'en prend tout particulièrement au nombre pléthorique des officiers et des instances de la justice, autant d'étapes obligées qui décuplent les frais de justice, symbolisés par la cire :

Peu de cire leur faict grand bien, soyent gros marchans ou menuz, car tous communement en usent, les petiz la vendent ouvree en chandelles, mais les plus gros la vendent par loppins, attachee sur papier ou à la queue d'ung parchemin, ce que je dis, entendent bien, à tout le moins, officiaux, selleurs, copistes, dataires, chicaneurs, secretaires de abbez, d'evesques, archevesques et cardinaulx³⁴.

Or, le célèbre épisode du *Pantagruel*, sans évoquer directement les frais de justice, dénonce tout particulièrement les « subversions de droict, et allongement de procès » (p. 253). D'une certaine manière, le nombre et la diversité des officiers de la justice et de l'État qui assistent aux débats de Pantagruel contre les théologiens et qui sont sans doute aussi l'auditoire du procès, suggèrent une des causes de la dérive de la justice, en annonçant l'effet de gradation que l'on trouvera dans le *Livre des Marchans* : « Et à ce assisterent la plus part des seigneurs de la court : maistres des requestes, presidens, conseilliers, les gens de comptes, secretaires, advocatz,

et aultres : ensemble les eschevins de ladicte ville, avecques les mediciens et canonistes » (p. 250).

Par ailleurs, on trouve tant dans le *Pantagruel* que dans le *Livre des Marchans*, une autre cause de la dérive de la justice, devenue lieu commun depuis Budé, à savoir la méconnaissance des langues classiques. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Pantagruel disqualifie la longue liste de jurisconsultes citée auparavant qui sont autant de « gros veaulx de disme, ignorans de tout ce qu'est necessaire à l'intelligence des loix » :

Car (comme il est tout certain) ilz n'avoient congnoissance de langue ny Grecque ny Latine : mais seullement de Gothique et Barbare [...] Comment doncques eussent peu entendre ces vieulx resveurs le texte des loix, qui jamais ne virent bon livre de langue Latine ? Comme manifestement appert à leur stile qui est stille de ramonneur de cheminée, ou de cuysinier et marmiteux : non de jurisconsulte. (p. 252-253)

Or, dans un ajout de l'édition de 1534 à propos de Panorme justement, Marcourt considère que le style de ce bon marchand mauvais jurisconsulte se distingue « par [son] elegance ciceroniane, ou pour le moins barbarienne³⁵ ». Se trouve ainsi résumé en une seule expression tout l'argumentaire de Pantagruel. Il resterait à savoir s'il faut comprendre « elegance ciceroniane » comme une antiphrase, c'est-à-dire une élégance qui n'aurait rien de cicéronien. Il se pourrait en outre que l'expression soit à comprendre littéralement comme une dénonciation du cicéronianisme servile tel qu'Érasme le dénonce dans son *Ciceronianus* (1528) assimilable à une dérive paganisante. En tout cas, s'agissant d'un ajout de 1534, il est difficile de ne pas rapprocher le

passage de la justification que donne frère Jean, dans le *Gargantua* (chap. XXXIX) de son utilisation fréquente de jurons : « Ce sont couleurs de rhetoricque Ciceroniane » (p. 109).

6. Lexique des « pauvres gens »

Il convient maintenant de se pencher sur le « rustique langaige³⁶ » revendiqué par Marcourt et qui a pour corollaire le « villageois personnage » (p. 726) que le narrateur prétend incarner dans le prologue du *Cinquiesme livre*. Il faut sans doute entendre cette expression comme synonyme de style simple ou bas (sans nuance péjorative), style rustique adapté à des réalités qui le sont tout autant, comme, dans la roue de Virgile du Moyen Âge, le lexique de l'univers pastoral est adapté aux *Bucoliques*. On peut voir la manifestation de ce style dans l'utilisation récurrente de l'épanorthose, procédé par lequel le narrateur prétend faire entrer son lecteur dans la genèse de sa pensée, tandis qu'il se corrige à mesure qu'il écrit. Dans le prologue du *Pantagruel*, on en trouve un exemple probant lorsque le narrateur se compare à un « gaillard Onocratale » et feint de corriger aussitôt : « voyre dy je crotenotaire » équivoque sur « protonotaire », qu'il corrige enfin en « crocqueno-taire » (p. 215). Le narrateur du *Livre des Marchands* affectionne tout autant les épanorthoses, par exemple lorsqu'il écrit à propos du pape : « Le grand galiffre, je dis, le grand prevost de ces marchans »³⁷. Dans tous les cas, ces épanorthoses sont des *lapsus* volontaires, comme le comprend d'emblée le lecteur dans la connivence du narrateur.

Ce «rusticque langaige» était particulièrement prisé dans l'illustration de la langue française, lorsqu'il s'agissait du jargon des arts et des métiers, de ces sociolectes propres à chaque corporation, cette langue donc des «humbles mécaniques». Ce «rusticque langaige» est particulièrement approprié aux «paovres gens³⁸» qu'évoque constamment Marcourt en tant que victimes des marchands, équivalent du «populaire commun» (p. 337) qui est la dupe des «Cagotz», «Hypocrites» et «Caffars» (p 336) dans la conclusion du *Pantagruel*. Plus intéressant cependant apparaît la désignation commune chez Rabelais et Marcourt de métiers dérisoires de journaliers, à savoir, d'une part, les «porte costeretz»³⁹ et, d'autre part, les «porteurs de gringuenaudes», attesté pour la première fois à l'écrit chez Rabelais. Ce qui est intéressant, c'est que chez Marcourt, les «porte costeretz» sont implicitement rapprochés des «porteurs de gringuenaudes» ou, pourrions-nous dire, les colporteurs de gringuenaudes que sont les marchands du temple. Dans un cas, il s'agit de montrer que la tromperie des marchands est supérieure encore à celle «[des] anges de greve à Paris, [des] crocheteurs et porte costeretz⁴⁰» contraints aux expédients les plus vils pour assurer leur subsistance, mais faisant partie de ces «paovres gens» à l'égard desquels l'empathie du narrateur est acquise. Dans l'autre cas, il s'agit de dénoncer la marchandise frelatée de ces vendeurs de biens spirituels :

Puis on a veu ces papelardz, ces fines bestes freres caffardz, en leur chemin baissant les testes, porteurs de gringuenaudes [littéralement, d'excréments], marchans de leurs bonnes œuvres et merites, comme s'ilz en avoyent à revendre. Et publicquement ont donné à entendre que les

amys et bienfaiteurs de leur ordre, pour les merites de ces beaulx peres, ont du tout paradis gaigné⁴¹.

Or, le rapprochement entre les deux expressions nous donne à voir et à comprendre l'augustinisme rhétorique à l'œuvre tant chez Marcourt que chez Rabelais.

7. *Par-delà le mundus inversus, les enfers revisités*
par Épistémon

Selon cet augustinisme rhétorique⁴², il convient de parler de Dieu, qui commanderait normalement un style élevé ou sublime, en style simple (comme il n'est pas donné à l'humain de pouvoir le connaître) et que, de toute façon, Dieu n'a pas besoin de la parole humaine pour manifester sa grandeur. Au mieux, selon le Ps. Denys l'Aéropagite, l'humain peut évoquer ce que Dieu n'est pas pour ainsi arriver à suggérer obliquement ce qu'il est. Il existe de nombreuses manifestations de cet augustinisme rhétorique notamment dans la prose épistolaire de Guillaume Briçonnet à Marguerite d'Angoulême (dans leur correspondance qui s'échelonne de 1521 à 1524⁴³). On voit s'esquisser ici les silènes d'Alcibiade du prologue de *Gargantua*. Pourtant, dès le *Pantagruel*, un tel augustinisme rhétorique est à l'œuvre chez Rabelais, en particulier dans l'épisode des enfers revisités par Épistémon (qui n'est pas simplement, comme on serait tenté de le croire, fondé sur le *topos* du *mundus inversus*⁴⁴). Chez Marcourt, ce parti pris stylistique est présent dans une expression comme « qui au dehors semblent estre simples brebis, et au dedens sont loupz ravissants⁴⁵ » désignant les marchands. Toute la transposition de l'isotopie mercantile du plan spirituel

au plan matériel procède toujours de cet augustinisme rhétorique : « cest estat dont je parle autant que en la chose temporelle et civile est honorable, autant est il en la chose spirituelle maudict et detestable⁴⁶ ». De la manière que l'ivrognerie est un vice dans la sphère temporelle, alors qu'elle est vertu dès lors que cette ivrognerie, à l'instar de saint Paul, se fait spirituelle.

La visite d'Épistémon aux enfers éclaire dans sa juste lumière le rapprochement du *Livre des Marchans* entre les « porte costeretz » et les « porteurs de gringuenauldes ». Le fait que les « papelardz » soient présentés comme des porteurs de gringuenaudes doit être compris comme l'évocation d'un sens eschatologique qui préfigure le sort qui leur sera réservé aux enfers (si l'on en croit Épistémon). On remarquera que, dans ce chapitre du *Pantagruel*, les seuls modernes évoqués sont des papes, tous sont représentés en porteurs de gringuenaudes, chacun à sa manière : « le pape Jules crieur de petitz pastez⁴⁷ » (p. 324), « Nicolas pape tiers estoit papetier » (p. 324), « le pape Alexandre preneur de ratz » (p. 324), « le pape Sixte gresseur de verolle » (p. 324), « le pape Calixte estoit barbier de maujoinct » (p. 325), « le pape Urbain croquelardon » (p. 325). Inversement, on peut supposer que les « porte costeretz » de Marcourt, ne serait-ce qu'en raison de leur simplicité proche des enfants du prologue et de l'Évangile, sont appelés, dans cette vie après la vie, au même destin que les fous du roi Caillette et Triboulet élevés à la dignité de cardinal ou à celui de Diogène et d'Épictète, « indigens en ce monde » mais qui seront « gros seigneurs en leur tour » (p. 325).

Revenons à la question de départ. Pourquoi Marcourt a-t-il inscrit son *Livre des Marchans* dans le sillage du *Pantagruel* en 1533 pour ensuite s'en dédire en 1534? La réponse, comme nous l'avons vu, est à la fois simple et complexe. Simple, parce qu'à partir de l'Affaire des placards, l'humanisme en France est désormais sommé de se distancier clairement de la Réforme. Même en l'absence de preuve formelle, on peut présumer que Rabelais, proche du pouvoir royal, et suivant en cela son maître Guillaume Budé⁴⁸, a sans doute été contraint de choisir clairement son camp. Position qu'Antoine Marcourt, à l'origine des placards, a forcément dû connaître grâce à son réseau lyonnais. La réponse est également complexe, parce que le *Livre des Marchans*, tout en perdant en 1534 sa filiation explicite au *Pantagruel*, conserve néanmoins une certaine manière rabelaisienne, dans des phénomènes intertextuels plus subtils, dans l'onomastique grecque, dans la critique de la justice et du latin, dans le lexique des « pavres gens » et, par dessus tout, dans la pratique d'un certain augustinisme rhétorique.

À la lumière de la récente étude de Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*⁴⁹, on ne peut que relever une évidente affinité lexicale. Ce lexique partagé par Rabelais et Marcourt relève soit de la scatologie (pensons aux « gringuenaudes » dont la première attestation, en français, se trouve chez Rabelais et, en tant qu'invective religieuse, chez Marcourt) soit de l'invective religieuse : par exemple, « bigotz⁵⁰ », « caffardz⁵¹ », « Sorbonique⁵² » ou « lirippions⁵³ ». Plus largement, à l'échelle de toute la Réforme, il est remarquable de voir à quel point le glossaire des invectives

religieuses de l'époque tel qu'il a été établi par Claude Postel, tout incomplet et partiel, voire partial qu'il soit, entre en résonance avec l'œuvre rabelaisienne. En fait, près de la moitié des entrées de ce glossaire (103 sur 208) se trouve attestée dans l'œuvre de Rabelais. Parfois, il s'agit de termes qui ont déjà valeur d'invectives religieuses chez Rabelais, ainsi les nombreux dérivés de « pape » comme « papimanes ». Plus souvent, le terme est dénué de valeur péjorative et n'a pas de connotation religieuse, par exemple « callibistre⁵⁴ »

Par rapport à cette convergence lexicale frappante entre les pamphlets de la Réforme et l'œuvre rabelaisienne, plus grande sans doute qu'avec n'importe quelle autre œuvre d'un auteur de l'époque⁵⁵, il faut voir que Rabelais et les polémistes de la Réforme s'entendent sans doute sur le diagnostic à poser quant à l'Église de Rome, d'où les invectives religieuses que les réformés lui emprunteront et recycleront. En revanche, si Rabelais et les réformés diffèrent à coup sûr quant au pronostic, les polémistes religieux vont quand même puiser bon nombre d'expressions ou de termes dans le *corpus* rabelaisien pour en faire des armes de combat. La raison en est simple. C'est que l'invective de la Renaissance, renouant avec l'invective classique, exploite, selon David Marsh, trois grandes topiques à valeur dénigrante : 1) la folie, 2) la bestialité, 3) la scatologie⁵⁶. Or, sur ces trois plans, l'œuvre de Rabelais, indépendamment de toute affiliation confessionnelle ou idéologique, fait figure de véritable corne d'abondance.

Notes

1. Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1961. À propos de Marcourt, voir les pages 20-21, 59, 195 et 219-220.
2. *Les Lettres d'Estienne Pasquier*, Avignon, Jaques Bramereau, 1595, c1, r^o et v^o.
3. Mireille Huchon a bien montré que Rabelais lui-même n'aurait pas manqué d'intituler ce cinquième roman *Quint livre* pour reprendre l'ancien adjectif ordinal. Voir Rabelais, « Introduction », *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. xvii.
4. Gabrielle Berthoud, « Le Livre des Marchans d'Antoine Marcourt et Rabelais », dans *François Rabelais. Ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort 1553-1953*, Genève, Droz et Lille, Giard, 1953, p. 86-92; et Gabrielle Berthoud, chap. v « Le Livre des Marchans », dans *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire du « Livre des Marchans » aux Placards de 1534*, Genève, Droz, 1973, p. 111-127.
5. Marcourt, à l'époque, peut en tout cas être légitimement considéré comme un proche voisin de Rabelais par l'intermédiaire de son imprimeur Pierre de Vingle, gendre de Claude Nourry, éditeur du *Pantagruel*, et sans doute aussi par le truchement plus large du milieu des imprimeurs lyonnais que tous deux hantaient alors. Christine de Buzon, « Vingle (Pierre de) », dans Michel Simonin (sous la dir. de), *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI^e siècle*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 2001, p. 1194.
6. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Ai v^o.
7. Rabelais, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 260. Toutes les références ultérieures à Rabelais renverront à cette édition et seront précisées dans le corps du texte entre parenthèses.
8. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Bii r^o.
9. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Ai r^o.
10. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Ai v^o.
11. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Bii r^o.
12. Voir, à ce propos, Gabrielle BERTHOUD, « Le Livre des Marchans d'Antoine Marcourt et Rabelais », *op. cit.*, p. 89-90.

13. S'il faut en croire la notice du *Dictionnaire des lettres françaises*, par ailleurs assez confuse, dans la mesure où l'on fait l'amalgame entre le *Livre des Marchans* et les Placards : « Dès l'édition de 1534 disparaît du titre toute l'allusion à Rabelais. On a dit que ce fut sous l'action de Viret ». Robert Barroux et Michel Simonin, « Marcourt (Antoine de) », dans Michel Simonin (sous la dir. de), *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 785.
14. Peut-être faut-il également envisager l'hypothèse de Marcel de Grève pour arriver à rendre compte de ce revirement : « Rabelais avait été accepté comme réformé par les premiers huguenots, et particulièrement par les huguenots lyonnais qui, pourtant, devaient bien le connaître ; [...] dès la publication de *Gargantua* les réformés éclairés mettaient leurs adeptes en garde contre la néfaste influence d'un auteur comme Rabelais qui, malgré les apparences, n'épousait pas leurs opinions, ni leurs croyances » Marcel de Grève, *op. cit.*, p. 59.
15. Gabrielle Berthoud, « *Le Livre des Marchans* d'Antoine Marcourt et Rabelais », *op. cit.*, p. 87.
16. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Bi v^o.
17. À propos du déclin que connaîtra cet ouvrage dès le début de la Réforme, voir Eric H. Reiter, « The Decline of a Catholic Bestseller during the Early Reformation », *Nugae humanisticae*, Turnhout (Belgique), n^o 4 (Jean-François Gilmont et William Kemp (sous la dir. de), *Le Livre évangélique en français avant Calvin. Études originales, publications d'inédits, catalogues d'éditions anciennes. The French Evangelical Book before Calvin. Original Analyses, newly edited texts, bibliographic catalogues*), hiver 2004, p. 275-299.
18. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Ai v^o.
19. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Ai v^o.
20. Gabrielle Berthoud, « *Le Livre des Marchans* d'Antoine Marcourt et Rabelais », *op. cit.*, p. 91.
21. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Dii v^o.
22. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Cii r^o et v^o.
23. Outre l'étude classique de Lucien Febvre (*Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La Religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942) qui établit clairement que Rabelais n'était pas athée mais sans doute évangélique, c'est-à-dire partisan d'une réforme de l'Église catholique de l'intérieur, il faut également tenir compte de ce que Verdun-Léon Saulnier a appelé « hésuchisme », c'est-à-dire un si-

lence prudent, sinon une réserve propre à l'évangélisme après l'Affaire des placards de 1534 (*Le dessein de Rabelais*, Paris, S.E.D.E.S., 1957). Cette conjonction entre évangélisme et hésuchisme chez Rabelais rend particulièrement problématique toute généralisation sur ses positions religieuses à une époque où les frontières confessionnelles sont encore mal définies sinon fluctuantes.

24. Isabelle Garnier-Mathez, *L'Épithète et la connivence. Écriture concertée chez les Évangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, 2005.
25. Marcel de Grève a bien montré que la traduction de l'opuscule en anglais dès l'année suivante rendait impossible une telle hypothèse. À ce propos et pour les références à Abel Lefranc et Lazare Sainéan, voir Marcel de Grève, *op. cit.*, p. 20, note 32. Sur les traductions anglaises du *Livre des Marchans*, voir l'article de Torrance Kirby dans ce dossier.
26. Gabrielle Berthoud, « *Le Livre des Marchans* d'Antoine Marcourt et Rabelais », *op. cit.*, p. 86.
27. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Cvii v^o.
28. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Bv v^o et Bvi r^o.
29. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Bvi r^o.
30. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Cviii v^o.
31. Gabrielle Berthoud, « *Le Livre des Marchans* d'Antoine Marcourt et Rabelais », *op. cit.*, p. 87.
32. Voir à ce propos, dans l'édition de Mireille Huchon, la note 10 de la page 252.
33. « *Dicunt aliqui quod nuntii pape non sunt deaurati sed plumbati : sed dic nihilominus quod possunt dici deaurati : quia dant plumbum et reportant aurum* : c'est à dire, aucuns disent que les messagers du pape ne sont point dorez mais plombez. Mais toy neantmoins dis que on les peult dire dorez, car ilz donnent le plomb et emportent l'or ». Il resterait à voir s'il s'agit d'une citation authentique, comme invite à le penser la manchette « Panor. super prima primi. de electio. in glo. prim. in fine », même s'il apparaît évident que le sens s'en trouve sollicité du fait qu'elle est sortie de son texte. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Biii r^o et v^o.
34. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Bii v^o – Biii r^o.
35. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Biii r^o.
36. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Aviii v^o, Bii r^o, Ci r^o, Ci v^o.

37. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Biii r^o.
38. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Aviii v^o, Bii r^o, Ci r^o et v^o.
39. Les deux expressions se retrouvent chez Rabelais dans les plaidoiries respectives de Baisecul « porteurs de cousteretz » (chap. XI, p. 256) et de Humevesne « gringuenaudes » (chap. XIII, p. 261).
40. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Bii r^o.
41. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Ciii r^o et v^o.
42. À propos de l'augustinisme rhétorique à l'œuvre chez les auteurs du cercle de Marguerite de Navarre, voir Claude La Charité, « "Inter pastorem et impostorem" : l'augustinisme rhétorique et le *Cymbalum Mundi* (1537) », dans *Le Cymbalum Mundi : actes du colloque de Rome (3-6 novembre 2000)*, sous la direction de Franco Giacone, Genève, Droz, 2003, p. 489-500; et « Rhetorical Augustinianism in Marguerite de Navarre's *Heptaméron* », *Allegorica* (Saint-Louis (Missouri)), 2002, volume XXIII ((Richard Keatley (sous la dir. de) *Augustine in the Renaissance*), p. 55-88.
43. Il existe de nombreuses occurrences de cette théologie négative sous la plume de Briçonnet, notamment à propos de Moïse : « De ce sommes en Moïse instructz, lequel demandant veoir la face de Dieu, luy fut respondu n'estre acte de homme vivant veoir l'invisible, comprendre l'incomprehensible, entendre le inintelligible, de sa seule equalité eureuse, veu, comprins, entendu et congnu, mais qu'il le mecteroit sur la pierre et en passant verroit ses posteriores, ce que j'appelle son derriere. Par les posteriores et derriere de Dieu est donné à entendre que n'en povons veoir que l'ombre et ses vestiges par où en est passé ». Cette théologie négative amène d'ailleurs l'épistolier à décrire les apôtres comme étant ivres lors de la Pentecôte, « qui ont eructé et vomy par tout le monde vomissemens salutaires ». Pour les même raisons, saint Paul est décrit comme « le grant yvrongne spirituel ». Marguerite d'Angoulême et Guillaume Briçonnet, *Correspondance (1521-1524)*, édition de Christine Martineau et de Michel Veissière, avec le concours de Henry Heller, Genève, Droz, 1975, tome I, p. 115 et 146-147. À propos de cette pratique chez les auteurs gravitant autour de Marguerite de Navarre, voir Henry Heller, « Marguerite of Navarre and the Reformers of Meaux », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, tome XXXII, 1971, p. 271-310.
44. L'ordre social est certes inversé aux enfers, mais les états auxquels les trépassés sont réduits ne sont pas, dans tous les cas, le pur et simple

renversement de leur état de mortel, mais plutôt la manifestation de leur nature véritable, latente et cachée de leur vivant.

45. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Civ r^o.
46. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Aii v^o.
47. Le pape Jules, qui était la bête noire d'Érasme, est particulièrement malmené par Jean Lemaire de Belges qui, aux enfers, joue le rôle du pape, se fait baiser les pieds et donne sa bénédiction en ces termes à lui ainsi qu'aux autres rois, princes et papes : « Gaignez les pardons coquins, guaignez, ilz sont à bon marché. Je vous absoulz de pain et de soupe, et vous dispense de ne valoir jamais rien » (p. 326).
48. Tout le traité *De transitu Hellenismi ad Christianismum* (1535) peut se lire comme une apologie de l'humanisme (mais d'un humanisme dissocié de toute Réforme) dans la foulée de l'Affaire des placards.
49. Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, Paris, Belles Lettres, 2004.
50. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Cviii r^o. Le terme, dans le *Pantagruel*, se trouve dans le catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor, « *La gualimaffrée des Bigotz* » (p. 239), mais il s'agit d'un ajout de 1542, ce qui pose à nouveau la question sur la nature du rapport intertextuel entre les deux objets d'étude, auxquels il faut sans aucun doute ajouter tout un vaste ensemble de textes contemporains.
51. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Ciii v^o. Le terme, dans le *Pantagruel*, se trouve dans la conclusion augmentée en 1534 : « Caffars » (p. 336). Mais dès l'édition *princeps*, on trouvait dans le catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor : « *Callibratorium caffardie*, auctore M. Jacobo Hocstratem hereticometra » (p. 239).
52. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1533, f^o Ai v^o. Le terme, dans le *Pantagruel*, se trouve sous sa forme latinisée dans le catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor : « *Lyripiipii Sorbonici moralisationes per m. Lupoldum* » (p. 240).
53. Antoine Marcourt, *Livre des Marchans*, édition de 1534, f^o Bv v^o. Le terme, dans le *Pantagruel*, se trouve sous sa forme latinisée dans le catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor : « *Lyripiipii Sorbonici moralisationes per m. Lupoldum* » (p. 240).
54. Le terme désigne l'organe sexuel féminin comme masculin et se trouve chez Rabelais sous sa forme latinisée dans le titre du catalogue de la Bibliothèque Saint-Victor précédemment cité ou dans sa variante « callibistrys » à propos de la muraille idéale construite de sexes de femme et de « bracquemars » au chapitre XV (p. 268-269)

et sous la forme « callibistris » au chapitre XVI à propos du corde-lier qui se retrouve dans son plus simple appareil pour dire la messe (p. 274).

55. En excluant les pamphlétaires, polémistes et controversistes religieux.
56. Pétrarque, *Invectives*, édition et traduction de David Marsh, Londres, Harvard University Press, coll. «The I Tatti Renaissance Library», 2003, p. XIII.